Dembour

Écritures Variées, pour

faciliter aux Eléves la Lecture

des Manuscrits.

ucat
ach

A L'USAGE

DES

ÉCOLES PRIMAIRES.

# ÉCRITURES VARIÉES,

Pour faciliter aux Elèves

La Lecture

# DES MANUSCRITS,

PAR DEMBOUR.

3e ÉDITION.

A Paris et à Limoges, chez ARDANT frères.

Teach
D

A l'usage des Écoles primaires.

# ÉCRITURES VARIÉES,

Pour faciliter

AUX

# ÉLÈVES

la Lecture des Manuscrits,

## PAR DEMBOUR.

L'Etude rend savant

La Réflexion rend sage.

182375
10.7.23

**SE VENDENT**

dans toutes les LIBRAIRIES de FRANCE.

# Mes Enfans,

Former votre cœur et votre esprit par des instructions solides et utiles, tel a été notre premier but dans la composition de ce petit recueil de préceptes et d'anecdotes. Par un choix de morceaux puisés dans nos meilleurs auteurs, nous avons cherché à frapper vos esprits, à toucher vos âmes à vous rendre sensibles aux récis des exemples de piété filiale, de désintéressement de bonté, de douceur, en un mot de toutes les vertus qui font l'homme de bien et assurent son bonheur sur la terre. En le publiant, nous nous sommes aussi proposé de vous faciliter la lecture des écritures diverses, en vous y amenant par une progression presqu'insensible, et de vous donner ainsi le goût du travail. Le travail, mes enfans, est une mine inépuisable de richesses, et un remède salutaire contre l'ennui et la misère. Travaillez donc dans votre enfance: les peines que vous vous serez données à cet âge, les bonnes habitudes que vous aurez contractées, seront autant de germes féconds que les années feront éclore et dont vous recueillerez plus tard les fruits précieux.

---

**Nota.** *Les formalités exigées par les lois ayant été remplies, des poursuites seront dirigées contre les contrefacteurs et les vendeurs d'éditions contrefaites et d'exemplaires non revêtus de la signature de l'auteur.*

Demboure

# Préceptes de Morale,

## et anecdotes

### tirées de l'École des Mœurs.

De toutes les connaissances néces-saires à l'homme, la première et la plus importante est celle de l'existence d'un Être suprême. La persuasion de cette existence est la base fixe et invariable sur laquelle reposent les mœurs, la vertu, la probité et toute la société humaine. Otez-la du cœur des hommes, que deviendra le monde, ou plutôt quel théâtre d'horreurs ne deviendra-t-il pas?

Oui, il est un Dieu, et nous ne

pouvons le concevoir que sous l'idée d'un Etre tout-puissant, souverain protecteur de l'ordre, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu. Essentiellement infini dans toutes ses perfections, il cesserait d'être Dieu s'il laissait la vertu sans récompense, ou le vice impuni.

Il n'exerce pas toujours dans cette vie les droits de sa justice, pour des raisons dignes de sa sagesse; car qui oserait prétendre qu'il n'en peut avoir? Et quand nous ne les connaitions pas, qui de nous a l'oeil assez pénétrant pour découvrir toute la profondeur de sa conduite sur les enfans des hommes, et pour la juger

S'il récompensait toutes les bonnes actions sur-le-champ, et s'il punissait le crime aussitôt qu'il est commis, ne gênerait-il pas cette liberté qui est le principe des vertus, des récompenses méritées, en même temps qu'elle nous fait rendre à Dieu un hommage digne de lui? Car s'il lui a plu de nous laisser, durant le court espace de cette vie, entre les mains de notre conseil, c'est parcequ'il lui est plus glorieux d'être servi et adoré par des créatures libres et raisonnables, que par des êtres qui, soumis à la nécessité, ne seraient ni plus vertueux ni plus vicieux que le soleil qui mûrit nos moissons et la grêle qui les dévaste.

# Soyez vrai.

La vérité est le premier devoir de l'homme en société. La parole a été donnée aux hommes pour se communiquer leurs pensées, c'est aller contre l'institution de la nature, que de la faire servir à la duplicité et au mensonge. Quelle confiance les hommes pourront-ils avoir entre eux, si la vérité est bannie de la société, et si la langue, destinée à être l'interprète fidèle du cœur, n'en est plus que le voile trompeur qui le cache et le déguise?

Que l'homme vrai est précieux dans le commerce de la vie. Avec lui on peut régler ses jugemens, ses sentimens, ses démarches; son amitié n'est point équivoque ni trompeuse; sa bouche est

l'organe de la vérité et jamais le mensonge n'a souillé ses lèvres.. Mais il faut convenir qu'un tel hommes est bien rare. La vérité est simple et ingénue; et nous voulons du spécieux et de l'ornement. Elle vient du ciel toute faite, pour ainsi dire, et dans toute sa perfection; et nous n'aimons que notre propre ouvrage, la fiction et la fable, comme le dit un auteur célèbre qui, par la multitude de ses erreurs en tous genres l'a prouvé plus que personne.

Dans le grand monde, toutes les sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité et de droiture; les entretiens n'y sont le plus souvent que des mensonges cachés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. Les politiques font du déguisement et du mensonge leur étude: plusieurs en font leur plaisir, et d'autres leur métier. Pour vous faites-en tout ce qu'en ont fait les grands hommes, l'abomination de votre cœur.

Regardez, avec le Sage, le mensonge comme une tache honteuse et un opprobre.

La vie des menteurs, ajoute-t-il, est une vie sans honneur; leur confusion les accompagne sans cesse.

## Tenez votre parole.

Celui qui aime sa réputation, aime à tenir exactement sa parole: la qualité d'honnête homme impose ce devoir. Il se fait une loi, lorsqu'il le peut, de tenir ce qu'il a promis dans les choses même les plus légères, parcequ'on est bientôt infidèle dans les grandes, quand on s'accoutume à n'être pas fidèle dans les petites. Despréaux aimait à se trouver exactement à l'heure qu'il avait promis, parceque, disait-il, la première chose qui se présente à l'esprit, et dont on s'occupe le plus, ce sont les défauts de la personne qui se fait attendre. L'histoire nous a conservé des traits d'héroïsme. Tel est celui du Régulus français, Jean premier. Qui ne sait le noble sacrifice qu'il fit à cette belle maxime,

qui était la sienne : „Que si la vérité et la bonne foi étaient perdues, on devrait les retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois ?„ Ce prince, dont l'âme fut encore plus grande que ses malheurs ayant été fait prisonnier dans une bataille fut renvoyé sur sa parole : mais n'ayant pu accomplir toutes les conditions qu'on avait mises à sa liberté, il retourna, accompagné de sa seule vertu, dans les prisons du roi d'Angleterre et y mourut trois ans après.

Le P. de Lauriere, franciscain, montra la même fidélité, le même courage, et un plus heureux succès. Ayant été pris par les Indiens avec plusieurs officiers portugais, il demanda qu'on le laissât partir pour aller traiter de l'échange des prisonniers. Le roi de Cambaye paraissant craindre qu'il ne revînt pas.

le religieux détacha son cordon, et le lui mit en main, comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cela seul on le laissa partir. Sa négociation ayant été infructueuse, il revint dans les fers. Le roi fut si frappé de cette fidélité, et il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisait des hommes capables de cet acte généreux de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

---

## Soyez doux.

La douceur de caractère est une des plus aimables qualités qu'on puisse recevoir de la nature. Si elle ne nous l'a pas donnée, nous devons faire tous nos efforts pour l'acquérir. La chose n'est pas impossible : il ne faut que de la bonne volonté et du courage.

Saint François de Sales était né avec un caractère vif et violent. Dès qu'il eut reconnu son défaut, il s'appliqua fortement à s'en corriger, et il devint un modèle de douceur comme il le fit bien voir dans une occasion. Un jeune gentilhomme qui le haïssait, vint faire un bruit horrible sous ses fenêtres; il joignit, aux aboiements de plusieurs chiens, les

injures de quelques valets insolens. Non content de cela, il eut l'effronterie de monter lui-même à la chambre du saint évêque et y vomit contre lui tout ce que sa fureur lui put suggérer de plus offensant. Le prélat regarda cet emporté d'un œil tranquille et ne lui répondit pas une seule parole. Le gentilhomme prenant cette modération pour un mépris redoubla sa rage et poussa son insolence jusqu'aux derniers outrages. Saint François de Sales conserva toute sa patience. Lorsque ce furieux se fut enfin retiré, on demanda au saint évêque comment il avait eu la force de souffrir cet insolent, et comment il avait pu se taire dans une telle rencontre „Nous avons fait, répondit-il, un pacte inviolable, ma langue et moi, et nous sommes convenus que, pendant que mon cœur serait dans l'émotion ma langue ne dirait mot. Pouvais-je mieux apprendre à ce pauvre ignorant la manière de se posséder qu'en me taisant, et sa colère pouvait-elle plutôt s'apaiser que par mon silence? Ne faut il pas avoir compassion d'un malheureux qui est emporté par sa passion.

On aime une personne douce, on la recherche; tout le monde serait charmé de vivre avec elle. On évite au contraire celui qui a le caractère dur, violent, impérieux ou inflexible; et quand on se fait éviter, on ne tarde guère à se faire mépriser. L'esprit du reste seul, personne ne veut de son commerce

l'impérieux tyrannise, on le déteste : le violent irrite, le contredisant fâche, l'inflexible révolte, le bourru se fait haïr, et l'on se venge du brutal par de cruelles vengeances ou par des insultes plus piquantes encore que les siennes. Un auteur aussi brutal que satirique avait reçu des coups de bâton pour quelques épigrammes mordantes qu'il avait faites. Il eut dans la suite un différent avec son libraire, et le menaça de le faire expirer sous le bâton Vous savez bien, lui répondit froidement le libraire, qu'on n'en meurt pas. Puisqu'on est destiné à vivre avec les hommes et à souffrir d'eux, on ne saurait trop s'appliquer à acquérir de la douceur et de la patience, à réprimer ses accès de vivacité et de

colère. Nous en avons un bel exemple dans un des plus grands princes qui aient porté la couronne de France. Crillon étant venu trouver Henri IV, pour s'excuser d'un reproche qu'on lui faisait passa des excuses aux contestations, et des contestations aux emportemens. Le roi irrité lui ordonna de sortir. Mais comme Crillon revenait sans cesse de la porte auprès du prince, en continuant de lui parler sur le même ton, on s'aperçut que le roi pâlissait de colère. On eut peur qu'il ne se saisit de l'épée de quelqu'un, et n'en perçât Crillon. Cependant il se contint, et après que Crillon fut sorti, il se tourna vers les seigneurs qui étaient près de lui et qui avaient admiré sa patience: « La nature, leur dit il, m'a formé colère; mais, depuis que je me connais, je me suis toujours tenu en garde contre une passion qu'il est dangereux d'écouter; je sais par expérience que c'est une mauvaise conseillère; et je suis bien aise d'avoir de bons témoins de ma modération.

# Soyez aimable.

Si vous voulez être aimé des hommes, témoignez leur de l'estime et de l'amitié : celui à qui personne ne plait pour l'ordinaire ne plait à personne. Cherchons dans la société à être bien avec tous, si nous voulons y goûter du plaisir ; car on est toujours bien où l'on est agréable, et l'on s'ennuie nécessairement où l'on ne se plait pas. Voulez-vous que tout le monde vous aime et vous estime ? ayez pour tout le monde beaucoup d'honnêteté, de douceur et de politesse ; c'est par là que vous gagnerez tous les cœurs, que vous vous les attacherez. L'homme, dit Salomon, dont la société est aimable, sera plus aimé que ne l'est un frère.

Le bonheur de nous faire aimer dépend surtout de nos discours et de nos entretiens ; et c'est là principalement que la sagesse veut que nous cherchions à nous rendre aimables. Les bons offices et les présents gagnent souvent moins de cœurs que les paroles honnêtes et polies. Les femmes mêmes qui se font le plus considérer et le plus aimer dans le monde, ne sont pas celles qui ont le plus de grâces extérieures et le plus d'esprit ; ce sont celles qui savent le mieux conduire leur langue et qui sont le plus sages dans leurs paroles.

# Soyez honnête.

Si votre débiteur est dans la misère, ou qu'il ne puisse actuellement vous payer, et qu'il vous conjure d'attendre encore, n'ayez pas le cœur assez dur pour le lui refuser ou pour le dépouiller du peu qu'il a. Lui accorder quelque délai, ce n'est pas seulement humanité et bienfaisance, c'est intérêt propre et amour de nous mêmes. Une pauvre fruitière n'ayant pu payer au jour marqué le loyer de son petit logement, son hôte impitoyable lui fit vendre ses meubles. Le peu qu'elle en avait pouvant suffire à peine pour payer sa dette et les frais de la vente, elle allait se voir réduite à la mendicité. Elle fondait en larmes pendant qu'on vendait ses meubles; mais son chagrin augmenta lorsqu'elle vit qu'on allait crier un petit Saint Jérôme, tout enfumé de 19 centimètres de hauteur, qu'elle avait au chevet de son lit, et devant lequel elle priait Dieu tous les jours. Un peintre, qui l'avait examiné, le mit à trente sous; un curieux qui s'y connaissait aussi bien que le peintre, le mit à un écu. Le peintre, uniquement pour étonner celui-ci et lui faire perdre l'envie du Saint-Jérôme, n'avait qu'à le pousser un peu haut tout d'un coup. A une pistole, dit-il. Le curieux rêva un peu, ou fit semblant de rêver. A cinquante livres, reprit-il, A cent francs, ajouta le peintre. Le cœur de la bonne femme palpitait de joie. Son loyer et les frais étaient déjà plus que payés par le petit Saint Jérôme. [illegible] quand elle entendit l'[illegible]

qui le mit à deux cents francs, et qui pourrait exprimer celle qu'elle eut, quand elle vit que de prix en prix, le curieux le porta jusqu'à six cents livres. Le peintre lui dit en pleurant: „Vous êtes bien heureux, Monsieur, d'être plus riche que moi: car il vous coûterait deux mille livres, ou je l'aurais.„ C'était un original de Raphaël. Lorsqu'un homme aura travaillé pour vous, disait le vertueux Tobie à son fils, payez-lui aussitôt ce qui lui est dû, et ne retenez pas un moment le salaire de l'ouvrier. C'est un grand crime contre la justice et l'humanité, que de différer, de diminuer ou de refuser à l'artisan le prix de ses peines. L'Écriture le compare à l'homicide: „Celui qui répand le sang et celui qui prive le mercenaire du fruit de son travail, sont frères.„ C'est un de ces péchés qui crient vengeance au ciel, et que la justice divine laisse rarement impunis dès cette vie même.

---

Honorez vos parens dans leur vieillesse. Eh! qui honorera-t-on, qui aimera-t-on, si on manquait à ce premier cri de la nature?

Quoique son divin auteur ait gravé ce devoir au fond de notre âme en nous créant, il a voulu nous en faire encore un commandement exprès, et l'on a remarqué que c'est le seul à l'observation duquel il ait attaché une récompense dès celle-ci même. Rien aussi n'est plus particulièrement recommandé dans l'écriture sainte et surtout dans l'un de ses plus beaux livres de morale, l'Ecclésiastique, qui est rempli de préceptes admirables et des plus sages conseils. „Écoutez enfans dit cet auteur sacré, les avis de votre père et suivez-les, afin que vous soyez sauvés car Dieu a rendu le père vénérable aux enfans, et il a affermi sur eux l'autorité de la mère. Celui qui honore sa mère, est comme un homme qui amasse un trésor. celui qui honore son père, recevra lui-même de la joie de ses enfans, et il sera exaucé au jour de sa prière. Celui qui craint le Seigneur honore son père et sa mère, et il servira comme ses maîtres les auteurs de ses jours."

Nous devons à nos parents le respect, l'amour l'obéissance et les services. A quelque dignité même qu'on soit élevé, on doit toujours avoir du

respect pour ceux de qui on a reçu la vie et il faut leur en donner des marques extérieures en les saluant avec honneur, en leur parlant avec soumission, en les visitant avec amitié, en les prévenant par de certaines attentions qui les flatteront d'autant plus qu'elles seront des hommages libres et particulièrement. Celsi, ayant été nommé doge de Venise et voyant que son père, qui était du nombre des sénateurs, ne pourrait se dispenser de venir comme les autres, selon la coutume se mettre à genoux devant lui, mit sur sa toque ducale une croix d'or, afin que son père put rapporter à la croix l'honneur qui était d'usage. C'est depuis ce temps là que les doges portent une croix sur leur toque ou bonnet.

On venait de racheter quelques esclaves chrétiens à Alger. Au moment où ils allaient partir, un corsaire arriva dans le port avec une prise Suédoise.

Parmi le nombre des prisonniers, il se trouva le père d'un des captifs rachetés. Ils se reconnurent et volèrent dans les bras l'un de l'autre, les yeux baignés de larmes. Le jeune homme, touché du malheur de son père qui était déjà vieux, et dont l'esclavage ne pouvait qu'abréger les jours, pria les algériens de lui permettre de prendre la place de son père. « Je suis plus robuste, ajouta-t-il, et plus propre aux travaux qu'on exige des esclaves. » On y consentit. Mais le Dey ayant appris cette belle action, ne voulut pas qu'un fils généreux restâ dans les fers. Il ordonna qu'on lui rendit la liberté, et qu'on le renvoyât avec son père sans rançon.

Le roi de Suède, Gustave III, traversant un village à cheval, apperçut une jeune paysanne qui puisait de l'eau à la fontaine. Gustave s'approche d'elle et lui demande à boire. Elle lui en présente avec les grâces touchantes et naïves qu'elle tenait de la nature. « Belle enfant, lui dit le prince, si vous vouliez me suivre à Stockholm je pourrais vous y procurer un sort agréable.»

Quand bien-même, lui répondit la paysanne, j'aurais autant le désir de faire fortune que de confiance en vos propositions, il ne me serait pas possible de les accepter. Ma mère, qui est pauvre et infirme, n'a que moi pour la soulager, et rien au monde ne pourrait m'empêcher de remplir ce devoir. Où est votre mère? Dans cette chétive cabane. Le Roi y entre, et voit sur un grabat que couvrait un peu de paille, une femme accablée d'infirmités. Ému de ce spectacle, le prince lui dit: Ah! pauvre mère, que je vous plains! Hélas! Monsieur, répondit la malade, je serais bien plus à plaindre sans cette fille tendre et généreuse, qui par son travail et par ses soins, cherche à prolonger mes jours. Que Dieu la bénisse et la récompense, ajouta-t-elle en répandant des larmes. Gustave ne fut jamais plus sensible au plaisir d'être élevé au rang suprême, que dans ce moment, où son cœur attendri passait successivement de l'admiration à la pitié. Continuez, dit-il en remettant une bourse à la jeune villageoise, d'avoir soin de votre mère; je vous procurerai bientôt de quoi faire encore mieux: adieu, aimable

fille ; je suis votre roi !! De retour à Stockholm, ce monarque assura à la mère une pension viagère, reversible à la jeune paysanne.

---

« Mon fils, dit le sage, prenez soin de votre père dans sa vieillesse et ne l'attristez pas durant sa vie. Si sa raison s'affaiblit, supportez-le, et ne le méprisez point. Car la charité que vous avez eue pour lui, ne sera pas mise en oubli, et Dieu vous récompensera pour avoir supporté les défauts de votre mère ; il vous établira dans la justice, il se souviendra de vous au jour de l'affliction, et vos péchés seront anéantis comme la glace qui se fond en un jour serein. Que celui qui abandonne son père, s'acquiert un mauvais renom et combien est maudit de Dieu celui qui aigrit l'esprit de sa mère !!!

Un vieillard anglais, presque centenaire, et tailleur de son métier, avait douze fils tous soldats, qui n'avaient que leur solde pour vivre. Ils obtinrent un congé dont ils profitèrent pour venir voir leur père. Ils le trouvèrent sans pain. Point de pain! s'écria l'un d'eux, et avoir donné douze défenseurs à la Patrie! il faut que notre père soit assisté. mais comment, dit le plus jeune? y a-t-il un lombard ici? Un lombard, dit un autre, qu'en attendre? il n'est bon qu'à ruiner totalement le malheureux qui y porte sa dernière ressource: mais d'ailleurs à quoi nous servirait-il? avons-nous quelque chose à y porter? car on ne prête rien sans sûreté. nous n'avons rien! reprit le plus jeune homme; vous allez voir; notre père a été tailleur; il a exercé longtemps ce métier; il meurt de faim; cela prouve sa probité. Nous sommes tous au service depuis quelques années; personne ne peut nous reprocher la moindre chose contre l'honneur: mettons cet honneur en gage; on nous confiera bien cinquante livres sur ce dépôt!
Cette idée fut approuvée unanimement. Les frères écrivirent et signèrent ce billet: Douze anglais, fils d'un tailleur, réduit à la plus grande pauvreté à l'âge de près de cent ans, servent tous douze le roi et la patrie

avec zèle; ils demandèrent à la direction du lombard la somme de cinquante livres afin de soulager leur infortuné père. Pour sûreté de cette somme, ils engagent leur honneur, et promettent le remboursement dans le terme d'une année. Ils portèrent ce billet à la direction du Lombard. On leur donna les cinquante livres et l'on déchira le billet; on promit encore de fournir aux besoins du vieillard pendant sa vie. Ce trait ne fut pas plutôt rendu public, que quantité de personnes vinrent chez le tailleur pour le voir, et personne n'y vint les mains vides.

---

## Soyez Reconnaissant.

La reconnaissance est un devoir non seulement à l'égard de nos parents qui sont nos plus grands bienfaiteurs après Dieu, mais aussi à l'égard de tous ceux qui nous ont fait du bien. On se couvre d'ignominie quand on y manque. Il n'y a point de loi pour punir l'ingratitude. Les anciens la mettaient au nombre de ces crimes, dont il fallait laisser la vengeance

aux Dieux: Ils croyaient que les remords qui la suivent et la honte qui l'accompagne, en étaient, dès cette vie même, la juste punition. Un philosophe, que son écolier voulait rendre ridicule en lui disant qu'il ressemblait à un vilain animal qu'il lui nomma, repartit à cet insolent: Je ne sais pas si je ressemble à l'animal que vous me nommez, mais je sais bien et tout le monde conviendra, que vous ressemblez à un ingrat qui est le plus méprisable et le plus haïssable de tous les animaux.

## Soyez Généreux.

La générosité élève en quelque sorte l'homme au dessus de lui-même, puisqu'elle lui fait préférer les intérêts des autres à son propre avantage. Daniel, évêque de Lavaur en Languedoc fut député à Paris par le clergé de sa province. On voulut lui assigner pour les frais de voyage mille livres; il refusa cette somme. Le revenu de mon évêché, dit-il, me suffit. La moindre chose que je puisse faire pour mon église et pour les églises voisines c'est d'entreprendre quelques voyages pour leur rendre service: elles souffrent assez dans ce temps de malheur.

sous le règne de Henri III, roi de France, un juif très riche étant mort sans laisser d'héritiers, ce prince fit présent de vingt cinq mille écus de cette aubaine à Geoffroy-Camus de Pont-Carré. Le géné=reux citoyen les distribua aussitôt à trois négociants associés qu'un incendie venait de ruiner.

## Soyez Humain.

L'humanité nous porte à regarder tous les hommes comme nos frères, et à leur faire le plus de bien possible quand ils ont besoin de nous. Cette aimable vertu est fondée sur la nature, qui nous incline à nous intéresser en faveur de nos semblables. Il suffit qu'une personne paraisse émue et affligée pour nous émouvoir et nous attendrir en sa faveur. Les larmes d'un indi=vidu nous touchent avant même que nous en sachions la cause; et les cris d'un homme qui ne tient à nous que par l'humanité nous font courir à son secours par un mouvement naturel qui précède toute délibération.

Turenne sut mériter le glorieux titre de père des soldats par de fré=quents traits d'humanité. Nous n'en rapporterons qu'un. L'armée française faisait une pénible retraite, pendant laquelle Turenne était jour et nuit en action pour mettre les troupes à couvert des insul=tes des impériaux. Dans le cours de cette marche, il aperçoit un soldat qui n'ayant plus de force, s'était jeté au pied d'un arbre pour y attendre la mort. Le général aussitôt descend de cheval, aide le soldat à se relever, lui donne sa monture et l'accompagne lui-même à pied jusqu'à ce qu'il eût pu joindre les chariots où il le fit placer. Cette bienveillan=ce, qui donnait un grand éclat à ses vertus militaires lui avait mérité l'amour de toute l'armée.

# Soyez Bienfaisant.

La bienfaisance est un doux penchant, une vertu céleste qui nous porte à obliger nos semblables, à leur rendre service, à leur faire du bien; rien n'approche plus un mortel de la divinité que d'être bienfaisant: il est la plus fidèle image de Dieu sur la terre. « Les plus beaux présents que le ciel ait fait à l'homme, disait Pythagore, sont de dire la vérité et de faire du bien aux autres; car ces deux choses sont les oeuvres de Dieu.

Les Scythes, poursuivis par Alexandre jusqu'au milieu des bois et des rochers qu'ils habitaient, dirent à ce conquérant qui voulait passer pour le fils de Jupiter: « Tu n'es pas un Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes. » Un ministre, dit le poëte Sadi, était bienfaisant. Un jour, il déplut au prince et il fut mis en prison: mais le peuple sollicita sa délivrance. Les gardes lui rendaient sa prison agréable, les courtisans mêmes parlaient au roi de ses vertus, et le roi lui pardonna. Vendez, ajoute Sadi, le jardin de votre père,

pour en acheter un seul cœur. Brûlez les meubles de votre maison, si vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami, faites du bien à vos ennemis, faites leur des présens; ne menacez pas le chien qui aboie, jetez-lui un morceau de pain.

Dès que vous savez que vos amis sont dans la nécessité, n'attendez pas qu'ils s'adressent à vous: épargnez-leur la honte de vous avouer leur état et la peine de demander. Cherchez même, si vous le pouvez, quelque moyen honnête pour ménager leur sensible délicatesse, comme fit Despréaux à l'égard de Patru, son ami. Ce célèbre avocat, qui avait eu moins soin de sa fortune que de sa gloire, se voyait réduit sur la fin de ses jours à une si extrême indigence, qu'il était sur le point, pour satisfaire un créancier qui le pressait, de vendre à un prix assez modique ses livres, le seul bien qui lui restât. Despréaux l'apprit et alla aussitôt lui en offrir un tiers de plus. Mais ayant compté l'argent, il mit dans le marché une condition qui surprit agréablement son ami: ce fut qu'il garderait ses livres comme auparavant, et que sa

bibliothèque ne serait qu'en survivance à Despréaux.

## Soyez homme d'Honneur.

Ce que nous entendons par le mot d'honneur, n'est pas, comme quelques-uns le pensent, une vertu politique, ou simple préjugé, c'est une vertu morale et réelle, dictée par la vertu même, dont la fonction, pour ainsi dire, est de veiller sur toutes les autres et de les conserver dans toute leur pureté. L'honneur, comme un suc précieux exprimé des fleurs, se forme de ce qu'il rencontre de plus exquis dans chaque vertu; et telle est sa délicatesse, que la plus légère tache le ternit. Il est à l'âme ce que la vie est au corps; il vivifie toutes nos actions, dirige tous nos sentiments, ennoblit la vertu même, flétrit le vice, donne de l'éclat à la prospérité, console dans les revers, et soutient l'indigence malheureuse.

L'honneur est comme une seconde providence pour l'état. Il commande la valeur

aux Guerriers, la justice aux Magistrats, la sainteté aux Pontifes, l'émulation au talent; il prescrit la bonne foi dans le commerce, et couvre de honte le plus faible soupçon dans le maniement des deniers publics. Il invite le soldat au combat et paie le prix de son sang avec de la gloire. Il s'agissait, au siège d'une ville, de reconnaître un point d'attaque. Le péril était presque imminent.

Cent louis était assuré à celui qui pourrait en revenir; plusieurs braves y étaient restés. Un jeune homme se présente: on le voit partir à regret, il reste longtemps; on le croit tué; mais il revient, et fait également admirer l'exactitude et le sangfroid de son récit. Les cent louis lui sont offerts. « Vous vous moquez de moi, mon général, répondit-il: va-t-on là pour de l'argent? » L'éloge et la gloire sont la seule récompense digne de la valeur. Ce n'est pas avec de l'or qu'il faut payer ce que l'honneur seul peut et doit acquitter. Un laurier récompense un héros.

## Ne vous Louez jamais.

C'est un grand ridicule de se louer soi-même; l'homme sage ou judicieux ne donne point dans cette fatuité, celui qui a du mérite n'en parle pas; il laisse aux autres le soin de le publier: qu'un autre vous loue, dit Salomon, et non pas vos propres lèvres. C'est ce que pratiquait la célèbre Madame Dacier. Elle avait cette estimable modestie qui pare le savoir et qui l'accompagne si rarement. Sa réserve était si grande que jamais elle ne faisait paraître dans ses conversations l'avantage qu'elle pouvait avoir de ce côté-là sur la plupart de ceux avec qui elle s'entretenait. Ceux qui ne la connaissaient point ne pouvaient découvrir en elle qu'une femme ordinaire et n'avaient garde de soupçonner la profondeur de son érudition. On rapporte de cette dame un trait qui lui fait infiniment d'honneur. Les savans du Nord qui voyagent ont grand soin de visiter dans tous les pays les personnes qui sont distinguées dans

la lettre, comme pour rendre un hommage glorieux à leur mérite & à leur réputation. Ils portent avec eux un livre, ou ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un savant Allemand, qui connaissait Madame Dacier par ses ouvrages, étant à Paris, vint lui rendre visite, et lui présenta son livre pour y mettre son nom et une sentence. Elle vit dans ce livre les noms des hommes les plus savans de l'Europe, elle en fut effrayée et dit qu'elle rougirait de mettre le sien parmi tant de gens illustres. L'allemand ne se rebuta pas; plus elle se défendait, plus il la pressait; il revint plusieurs fois à la charge. Enfin vaincue par ses instances, elle prit la plume, et mit son nom avec ce mot de Sophocle. Le silence est le mérite des femmes. L'étranger surpris de ce trait qui marquait si parfaitement son caractère demeura dans l'admiration. La vanité rend toujours odieux, et si elle n'est pas jointe au mérite, elle rend, de plus, ridicule. Un mauvais prédicateur disait à quelqu'un sur la fin du carême: je ne sais comment j'ai fait pour résister à la fatigue de prêcher tous

le jour, et encore avant hier ma passion dura deux heures et demie; cependant je me porte bien, n'admirez-vous pas ma force? Oui, lui répondit l'autre, mais j'admire encore plus celle de vos auditeurs. Evitez donc avec soin de faire parler de vous même, et si la politesse des autres vous force de répéter quelqu'événement dont le détail vous ferait honneur, soyez bien court, et parlez-en avec une prudence infinie. Une dame demandait au Comte Maurice de Nassau, célèbre par le grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Espagnols, quel était le plus grand capitaine de son siècle. La modestie de ce prince ne lui permit pas de se nommer: L'amour de la gloire, cette noble estime de soi-même qu'a un grand homme qui ne peut s'ignorer, lui défendait de céder ce rang à aucun autre. Il répondit; Madame, le Marquis de Spinola est le second. C'était le Général des Espagnols dans les Pays-Bas: et le plus grand homme de guerre de son temps, s'il n'avait paru en tête le Comte Maurice, contre lequel néanmoins il se soutint avec gloire

# Ne Méprisez Personne.

Le mépris éloigne les cœurs, et l'estime les concilie quoique nous n'aimions pas toujours ceux que nous admirons et que nous estimons, nous aimons toujours ceux qui nous admirent et qui nous estiment.

Mais si l'estime ne fait point d'ingrats le mépris fait des ennemis irréconciliables. Les hommes pardonnent quelquefois la haine et jamais le mépris.

Les conditions basses où le commun des hommes se trouve placé par la providence, les fonctions serviles ou laborieuses qu'ils exercent dans la société ne les dégradent point, et doivent au contraire les rendre précieux et estimables, quand ils s'en acquittent bien.

Louis XII, lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans, apprit qu'un gentil-homme de sa maison avait maltraité un paysan. Il ordonna qu'on ne servît pas de pain à ce gentilhomme, mais seulement de la viande.

Ayant su qu'il murmurait, il le fit appeler, et lui demanda qu'elle était la nourriture la plus nécessaire. L'Officier lui répondit que c'était le pain. Eh! pourquoi donc, reprit le prince avec sévérité, êtes vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main? réprimande digne d'un prince qui aimait son peuple.

2.*

# Avis nécessaire à ceux qui veulent être riches.

La possession de l'argent n'est avantageuse que par l'usage qu'on en fait: avec cent francs par an, vous pouvez avoir l'usage d'un capital de deux mille francs, pourvu que vous soyez d'une prudence extrême et d'une honnêteté reconnues.

Celui qui fait par jour une dépense inutile de huit sous ou quarante centimes, dépense inutilement plus de cent francs par an, ce qui est le prix que coûte l'usage d'un capital de deux mille francs. Celui qui perd, chaque jour, dans l'oisiveté, pour quarante centimes de son temps, perd l'avantage de se servir d'une somme de deux mille francs tous les jours de l'année. Celui qui prodigue, sans fruit, pour cinq francs de son temps, perd cinq francs tout aussi sagement que s'il les jettait à la rivière.

Celui qui perd cinq francs, perd non-seulement ces cinq francs, mais encore tous les profits qu'il en aurait pu retirer en les faisant travailler; ce qui, dans l'espace de temps qui s'écoule entre la jeunesse et l'âge avancé, peut monter à une somme considérable.

Celui qui vend à crédit, demande, de l'objet qu'il vend, un prix équivalent au principal et à l'intérêt de son argent, pour le temps qu'il doit en rester privé. Celui qui achète à crédit paie donc un intérêt pour ce qu'il achète et celui qui paye en argent comptant, pourrait placer cet argent à intérêt: celui qui possède une chose qu'il a achetée, paie un intérêt pour l'usage qu'il en fait.

Toutefois, dans ces achats, il est mieux de payer comptant; parceque celui qui vend à crédit, s'attendant à perdre cinq pour cent en mauvaises créances, augmente d'autant plus le prix de ce qu'il vend pour se couvrir de la différence.

Celui qui achète à crédit, paie sa part de cette augmentation: celui qui paie argent comptant y échappe, ou peut y échapper.

## L'art d'avoir des Songes Agréables.

Comme une grande partie de notre vie s'emploie à dormir, et que pendant ce temps là nous avons quelquefois des songes agréables et quelquefois des songes fâcheux, il n'est pas sans importance de se procurer les premiers, et d'écarter les autres: car réels ou imaginaires, la peine est toujours peine, et le plaisir toujours plaisir. Si nous pouvons dormir sans rêver, c'est un bien, puisque les songes fâcheux sont écartés; si, pendant notre sommeil, nous pouvons avoir des songes agréables, c'est, pour ainsi [illegible]

gagné, c'est autant d'ajouté au plaisir de la vie.

Pour cela, il est nécessaire, en premier lieu, de mettre beaucoup de soin à conserver sa santé par un exercice régulier et une grande tempérance; car dans les maladies, l'imagination est troublée, et les idées désagréables, quelquefois même terribles, sont disposées à le persécuter. L'exercice doit précéder le repas et non le suivre immédiatement. Dans le premier cas il aide la digestion; dans le second, il la gêne, à moins qu'il ne soit modéré. Si après avoir pris de l'exercice, vous mangez avec ménagement, la digestion est facile et douce, le corps est dispos, l'humeur est gaie, le sommeil qui suit est naturel et tranquille; au lieu que l'intempérance jointe aux excès de la table occasionne les cauchemars et des terreurs inexprimables, on croit tomber dans des précipices, être assailli par des bêtes féroces,

des assassins, des démons, et l'on éprouve des tourmens sous mille formes. Notez, au reste, qu'il doit s'établir une proportion entre ce que l'on prend de nourriture et d'exercice. Celui qui se donne beaucoup de mouvement peut et doit manger davantage; ceux qui se bornent à un faible exercice, doivent manger peu. En général, l'espèce humaine, depuis les progrès de la cuisine, mange deux fois plus que la nature ne le demande. Les soupers joyeux, après de copieux dîners, donnent des nuits agitées et empêchent le repos. Il est vrai que quelques personnes, grâce à la différence des constitutions, reposent bien après les repas; il ne leur en coûte qu'un songe épouvantable et une apoplexie; après quoi, les voilà endormies jusqu'au jugement dernier. Rien n'est plus ordinaire que les exemples de gens qui, après avoir joyeusement soupé,

sont trouvés morts le lendemain dans leur lit. Un autre moyen de conserver la santé est d'avoir l'attention de renouveller l'air de la chambre à coucher. C'est une chose très nuisible que de coucher dans des lits enveloppés de rideaux, il faut avoir soin de ne point se surcharger de couvertures lourdes et pesantes. Il faut aussi avoir soin, quand on se couche, d'arranger son oreiller conformément à l'habitude qu'on a de poser la tête, et enfin d'être parfaitement à son aise; puis il faut placer ses membres de manière à ce qu'ils ne se gênent pas les uns les autres. Telles sont les règles de l'art d'avoir des songes agréables. Cependant malgré l'expérience de leur efficacité, il est un cas où leur observation la plus ponctuelle sera totalement infructueuse. Ce cas est celui où la personne qui veut des songes agréables, n'a pas eu soin d'avoir ce qui est le plus nécessaire [illegible] une bonne conscience.

Nous allons donner à nos jeunes lecteurs un exemple qui prouve que rien n'arrête l'enfant qui veut s'instruire dans les lettres et dans les sciences, pas même la misère la plus profonde ni l'abandon du monde entier. Valentin Jameray Duval, naquit en 1695, d'un pauvre laboureur, au petit village d'Artonay en Champagne. Orphelin à dix ans, chassé de son pays à quatorze, faute d'y trouver à servir, marchant au hazard, dans l'affreux hiver de 1709, en pleine campagne, couvert de neige, demi-mort de froid, sans pain, sans asile, sans espoir, il fut surpris par la petite vérole. La violence de ses douleurs et celles de la saison l'obligèrent de s'arrêter devant une méchante ferme. Il n'y eut pour retraite qu'une étable et un tas de fumier sous lequel on l'ensevelit. La chaleur qu'il y trouva, le dégourdit peu-à-peu et facilita l'éruption. Il ne tarda pas à être couvert de boutons; mais il manquait de secours; tout était saisi dans la ferme. Le maître n'avait pas lui-même de quoi vivre, et ce fut un excès de compassion qui l'engagea à donner au malheureux pour toute [illegible]

nourriture un peu de bouillie à l'eau, à peine salée, et ensuite de mauvais pain desséché qu'il faisait digérer dans son fumier. Les moutons dont il partageait l'asile, semblaient touchés de sa peine et vouloir le consoler en le léchant; quoique la rudesse de leur langue ajoutât à son supplice; il paraissait plus occupé de la crainte de leur communiquer le venin dont il était hérissé. Quelque faibles que fussent les secours qu'il recevait dans cette étable, il fut impossible au maître de les continuer. Il fallut le transporter, encore malade, couvert de méchants haillons et de foin, chez un Curé du voisinage, où il fut près d'expirer du froid qu'il avait essuyé dans la route. Il guérit pourtant; mais la famine qui désolait cette contrée lui fit perdre encore cet asile, dès que les forces lui permirent de le quitter. Ne sachant où reposer sa tête, il s'informe s'il n'est pas quelque pays que ce fléau ait respecté; on lui parle du midi de l'Orient: c'était pour lui des idées nouvelles. Ces mots furent la source de ses premières

réflexions, sa première leçon de Géographie. Il marche donc vers les point où le soleil lui paraissait se lever. Il traverse la Champagne et arrive enfin en Lorraine. Il s'arrête, par hasard, à l'ermitage de la Rochette, où le bon solitaire Palémon le reçut, lui fit partager son genre de vie, ses travaux, et lui apprit à lire. La lecture des livres ascétiques qui composaient la bibliothèque de l'ermite, tourna ses premieres idées vers la dévotion. Peu-à-peu son enthousiasme diminua, et il avait de la piété sans superstition. De la retraite de la Rochette, il passa dans celle de Sainte Anne, auprès de Lunéville: six vaches à garder, quatre ermites de la plus grossière ignorance, et quelques vieux livres de la Bibliothèque bleue furent les seules ressources que Duval y trouva pour son éducation: il parvint cependant à s'apprendre seul à écrire. Un abrégé d'arithmétique devint le nouvel objet de ses études, auxquelles il se livra dans le silence des bois. Enfin, il prit les premières notions d'astronomie et de Géographie, à l'aide de ses seules réflexions, de quelques cartes

et d'un tube de roseau placé sur un chêne élevé dont il avait fait son observatoire. Plus il ap-prenait, et plus il brûlait du désir d'apprendre encore; mais l'état de sa bourse ne répondait pas à son désir; pour y suppléer, il s'avisa de déclarer la guerre aux animaux des forêts, dans le dessein de vendre leurs four-rures. L'ardeur et le courage qu'il mettait à cette chasse, ennoblie par son motif, sont véritablement incroyables; il eût un jour une lutte violente à soutenir contre un chat sauvage, dont la vie lui coûta beau-coup de sang. Enfin sa constance lui ayant procuré une cinquantaine d'écus, au bout de quelques mois, il les porta bien vite à Nancy pour avoir des livres. Une a-venture heureuse augmenta son petit trésor: il trouva un jour un cachet d'or armoirié; il le fit annoncer au prône: un Anglais se présente: c'était Mr Forster, homme d'un mérite connu. Si ce cachet est à vous, lui dit Duval, je vous prie d'en détailler le blason. Tu te moques de moi, jeune homme, le blason n'est assurément pas de ton

ressort. — Soit; mais je vous déclare qu'à moins de blasonner votre cachet, vous ne l'aurez pas. Surpris de ce ton ferme, Mr Poitier obéit, récompensa le jeune pâtre et l'invita à l'aller voir. Par sa générosité, la bibliothèque de Duval s'accrut jusqu'à 400 volumes, tandis que sa garde-robe restait toujours la même: un sarrau de toile ou de laine et des sabots composaient tout son ajustement. Cependant qu'il formait ainsi son esprit par l'étude, le troupeau n'en allait pas mieux; les ermites s'en plaignirent. Enfin les choses se raccommodèrent: les deux principaux points du traité furent l'oubli du passé, et deux heures par jour à l'avenir pour vaquer à ses études: à ces conditions, il s'engagea à servir l'ermitage pendant dix ans pour la nourriture et l'habit. Le bois où Duval menait paître ses vaches, était son cabinet d'étude le plus ordinaire. Un jour qu'il était entouré, selon son usage, de ses cartes de géographie, il fut abordé par un homme de bonne mine, qui, surpris de cet appareil, lui demanda ce qu'il faisait là. « J'étudie la géographie

Est-ce que vous y entendez quelque chose ? — Mais vraiment oui ; je ne m'occupe que de ce que j'entends. — Où en êtes vous ? — Je cherche la route de Québec, pour aller continuer mes études à l'université de cette ville. » (il avait lu dans ses livres que cette université était fameuse) « Il y a, reprit l'inconnue, des Universités plus à votre portée, je puis vous en indiquer » à l'instant il est investi par un cortège ; c'était celui des jeunes princes de Lorraine. On finit par lui proposer d'achever ses études en forme aux Jésuites de Pont-à-Mousson. Duval hésita, l'étude lui était chère, mais sa liberté lui paraissait bien plus précieuse encore, et il n'accepta qu'avec les condition[s] formelle[s] d'être libre. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de deux ans, le duc Léopold, qui voulait se l'attacher, lui fit faire plusieurs voyages, entre autres celui de Paris. À son retour il le nomma son bibliothécaire et professeur d'histoire à l'académie de Lunéville ; cette place et les leçons particulières qu'il donnait à des Anglais, lui procurèrent les moyens de faire rebâtir à neuf son ancien ermitage de S.te Anne Lorsque la Lorraine fut cédée à la

France ; il refusa toutes les propositions qui lui furent faites pour rester, et suivit la bibliothèque à Florence, où il demeura dix ans. Il fut appelé à Vienne par l'empereur François, pour lui former un cabinet de médailles. C'est là qu'il vécut aimé et considéré de toute la famille impériale, et qu'il mourut en 1772, âgé de 80 ans. Ses qualités de son cœur lui méritèrent les respects des grands et du peuple.

---

## Choix d'un État

Rien n'est commun comme d'entendre dans le monde des parens se plaindre de la difficulté qu'ils éprouvent à donner à leurs enfans, parvenus à l'âge où il est nécessaire de les établir, un état conforme à leur situation, à leurs habitudes ou à leur éducation. Les jeunes gens, à leur tour, font entendre les mêmes plaintes, et quand ils n'ont pas de vocation décidée, ils sont la plupart du temps incertains sur la profession qu'ils embrasseront et indécis sur la carrière qu'ils devront parcourir. Consulté sur ce sujet par des jeunes gens instruits, mais dont les familles appartenaient à des classes laborieuses de la société, j'avais écouté attentivement tous les motifs qu'ils alléguaient en faveur ou contre chaque profession ; je me contentais de leur répondre ces mots : faites l'état de votre père. Mille objections s'élevèrent aussitôt contre moi, et de[s] raisons sans nombre furent développées contre ma décision ; mais je répondis

toujours: faites l'état de votre père. Et, voici mes raisons:

En embrassant la profession de votre père, vous héritez généralement d'un état tout fait et pour lequel vous n'avez pas à courir ces chances fâcheuses, inséparables de la fondation d'un établissement quelconque. En agissant ainsi, quand votre père serait un simple ouvrier, sans établissement, non plus que vous, membre d'une nombreuse famille, vous avez dès vos premiers pas dans la carrière, un nom connu, une réputation faite, un crédit établi et une clientèle toute formée ou facile à trouver. Bercé dès votre enfance avec les pratiques et les détails de la profession, vous n'avez plus d'apprentissage à faire, et vous en connaissez à fond toutes les parties. Vous savez quels sont les usages, les habitudes les moyens d'exécution, les avantages de cette profession en un mot, vous êtes à même de tout conduire, de tout diriger en parfaite connaissance de cause et d'éviter les obstacles, les pertes et les erreurs. Dans une autre profession, au contraire, où vous vous jetez à vingt ans, vous avez souvent un long apprentissage à faire; vous n'acquérez qu'à vos dépens l'expérience toujours nécessaire; vous ne parvenez à fonder votre crédit, votre clientèle, votre réputation ou un établissement jouissant de quelque stabilité, qu'après une

grand nombre d'années pendant lesquelles vous fussiez acquis une honnête aisance dans la profession de votre père ou dans une profession quelconque. Vous ne le pourrez souvent tenter de votre père que parce que vous ne vous sentez pas le courage de surmonter les obstacles que l'exercice de cet état présente nettement à vos yeux; et vous ne vous décidez en faveur d'une autre profession dont les avantages vous paraissent séduisants mais qui en réalité, présente de très grands inconvénients, que parce que vous êtes dans l'impossibilité de calculer toutes les chances, puisque vous ne l'avez pas exercée. Enfin vous quittez un sentier battu, facile et connu par vous, pour en suivre un autre qui tout vous est inconnu et où vous trouverez un obstacle à chaque pas. Mais, direz-vous, « Nos parents, mus par le sentiment de notre bien être et l'amélioration de notre condition sociale, nous ont donné une éducation qui ne nous permet pas de descendre à l'exercice de certaines professions. »
Raison de plus, si vous voulez compléter les intentions bienveillantes de vos parents, pour embrasser leur profession. À mesure que tout veut s'élever dans la société, on trouve des classes d'hommes de plus en plus éclairés qui recherchent et exercent avec talent certaines professions libérales

peu nombreuses, ou des fonctions importantes, mais peu communes, auxquels il faut les disputer souvent avec peu de chances de succès. La plupart du temps vous ne pouvez espérer de figurer dans les classes que comme un homme médiocre ou sans importance, et vous n'avez aucun espoir de former un établissement avantageux, c'est-à-dire que vous végétez sans honneur, sans gloire et sans profit dans cette condition qui au premier abord, vous paraissait si brillante. Dans une condition inférieure, au contraire, il y a place pour tout le monde; il y a récompenses pour toutes les industries, salaire pour tout travail, et dans cette situation, vous pouvez, avec l'instruction que vous avez acquise, être un des hommes les plus éminens de votre classe. Ainsi vous pouvez faire emploi fructueux de votre savoir et de vos connaissances pour élever et faire respecter votre profession, pour perfectionner ses moyens d'exécution et ses pratiques ou pour vous procurer honnêtement de gros bénéfices ou de notables avantages. En un mot, vous êtes dans la condition la plus favorable où un homme puisse se trouver dans notre état social.

Faites l'état de votre père: c'est généralement le moyen de parvenir.

facilement et promptement à l'indépendance, à une honnête aisance et au bonheur domestique.

---

# Préceptes de Conduite.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse: ce qui veut dire que l'on ne gagne rien à toujours changer de place et courir le monde. - Celui qui écoute, souvent il emploie mieux son temps que celui qui parle, avant de vous mettre à parler vous-même, regardez et écoutez long-temps. Il n'y a de vrai pauvre que celui qui désire plus qu'il ne peut avoir. — Le goût de la lecture procure un agréable et utile délassement. L'instruction vaut mieux que l'argent, car elle procure le moyen d'en gagner, tandis que l'ignorance ne conduit qu'à le perdre — Ayez soin d'envoyer vos enfants à l'école; c'est le plus riche présent que vous puissiez leur faire, s'ils ne savent rien, ils auront toujours besoin des autres, et ils seront souvent dupes. — Au lieu de parler politique, de murmurer et de vous plaindre sans cesse de la dureté du temps, vous feriez mieux de travailler; le travail chasse la misère et l'économie l'empêche de revenir. — Il n'y a pas de plus grande charge que celle que l'on s'impose à soi-même par l'oisiveté et la dissipation. — Fuyez la loterie et tous les jeux de hasard comme la peste; en gagnant à tous coups, on perd son argent, il n'y a que les imbéciles qui se fient à ces chances. — Ne vous fiez jamais aux remèdes des charlatans, ce sont des empoisonneurs qui se moquent de vous en recevant votre argent. — Quelle singulière chose! s'écriait Simon de Nantua: On se plaint de la misère du temps, et l'on trouve de l'argent pour se procurer des bagatelles, pour jouer, pour se faire dire la bonne aventure et pour acheter des drogues qui ne sont bonnes à rien. L'intempérance est un vice honteux et déshonorant; celui qui boit avec excès, est rarement en état de faire son ouvrage. — Ceux qui sont inhumains envers les animaux, et qui, oubliant que ce sont des êtres sensibles et souffrants comme nous, les maltraitent sans utilité, devraient penser au moins qu'il

faut ménager le serviteur dont on a besoin. J'ai toujours remarqué que les hommes qui traitent les animaux avec cruauté, sont de méchantes gens. — Évitez les procès, le meilleur ne vaut rien. On ne se fait pas rendre justice gratis dans ce monde, il en coûte fort cher pour avoir raison et encore plus pour avoir tort. Quand on plaide, il faut payer l'huissier, l'avoué, le greffe, l'enregistrement, le timbre et tout cela va très vite, quoique le procès aille lentement. Celui qui est grand et fort et n'a pas de fortune, doit travailler au lieu d'aller tendre la main sur les grands chemins; il est honteux de mendier quand on a des bras pour gagner sa vie. — Il vaut mieux ne connaître qu'un métier et le savoir bien que d'en connaître mal trente-six; chacun doit s'appliquer à devenir le plus habile dans sa profession. — N'ayez pas la vanité de rougir de votre condition et la présomption d'en vouloir sortir si vous n'avez pas assez de talent pour cela. Toutes les professions sont honorables, lorsqu'elles sont utiles et qu'on les exerce avec probité. — Ne lâchez pas ce qui est dans votre main, pour saisir ce qui est à cent pas de vous. — Ce sont de vilaines choses que l'orgueil, l'ambition et la vanité; elles nous font faire des sottises et se chargent elles-mêmes de nous en punir. — Celui qui rougit de faire ce qu'a fait son père, n'a pas un bon cœur, il en portera la peine tôt ou tard, et il sera bientôt forcé de rougir honteusement de lui-même. — La paresse est un vice qui mène loin; il peut insensiblement conduire jusqu'au crime. Un homme oisif et fainéant est un être inutile sur la terre; il ne sert ni à lui ni aux autres: quand il quitte la vie, il ne fait que débarrasser le monde. — Il ne faut pas perdre courage; le désespoir ne remédie à rien. — Ne jetez pas, comme on le dit, le manche après la cognée: toutes les fois que l'homme veut lutter avec le malheur il est sûr d'être le plus fort. — Celui qui sait souffrir avec résignation, attendre avec patience, travailler avec constance et fermeté, ne succombe jamais à la mauvaise fortune.

---

## Moyens de réussir dans l'agriculture.

Il faut à [illegible] comme à toute ferme un bon cultivateur. Choisis un fermier [illegible] à choisir un [illegible]. — Celui qui ruine son fermier ruine sa terre. — Tout [illegible] sous la main d'une femme active et [illegible]. — [illegible] et aux marchés que pour tes affaires; il y aura toujours assez de [illegible] et de [illegible] sans toi. — [illegible] va mal à la maison. [illegible] — [illegible]

Une pincée de paille donne cinq poignées de fumier, que de richesses à gagner si grands! Mets chaque chose à sa place, avise à tes instruments. Le soleil et la pluie font tout; puis il faut du bois, du fer, du travail et de l'argent. — Habitue tes enfants au travail, à toute heure, à tout moment; soigne aussi tes récoltes. — On perd souvent plus, en un jour, par négligence, qu'on ne gagne dans une semaine par le travail. Fais mettre en écrit, par tes enfants, le produit des récoltes, des achats, des ventes et des dépenses.

## Moyens de réussir dans l'Industrie.

Quel que soit le genre d'industrie que vous exerciez, étudiez d'avance tous les frais d'établissement et d'exploitation, les recettes probables ou présumables et celles des autres fabricants. Diminuez les frais de fabrication par le perfectionnement des méthodes, par l'emploi des moteurs économiques, des combustibles peu coûteux, et par la facilité des communications. Que vos matières premières soient de bonne qualité et les prix modérés, et que jamais la fraude ne vienne les altérer. La division du travail et l'emploi des machines sont de grands moyens de perfectionnement et d'économie. Soyez surtout dans les crédits que vous accordez et n'en demandez que rarement pour vous. Balancez chaque jour vos recettes avec vos dépenses et dressez, au moins tous les mois, un tableau de l'état de votre industrie, avec des observations sur les changements qu'il faudrait y faire. Êtes-vous simple ouvrier, commencez par travailler chez un maître habile qui prenne intérêt à vous. Exercez longtemps votre œil et votre main pour bien faire, et faire promptement. Tâchez d'acquérir les notions d'arithmétique et de géométrie pratique dont vous pourrez avoir besoin. Apprenez-y également les principes fondamentaux de mécanique, si vous travaillez dans les fabrications où l'on fait usage des machines. Mais alors, quoi qu'il arrive, vous vous féliciterez toujours d'avoir usé de sobriété et d'avoir mis chaque semaine quelque argent en réserve pour être placé à la caisse d'épargne. Cette économie sera précieuse pour vous, pour votre famille, dans votre dernier âge ou dans les besoins de détresse.

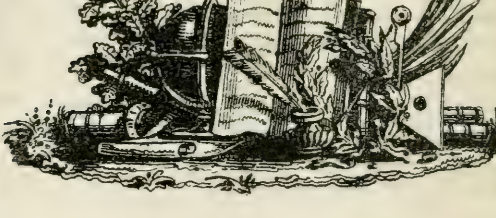
## Moyens de réussir dans le commerce.

Ne compromettez jamais votre nécessaire, et tâchez d'arriver au point de ne spéculer que sur les bénéfices que vous aurez obtenus. Variez vos spéculations, et fondez-les sur l'exacte connaissance des objets, sur celle des besoins du pays, et sur le plus ou moins grand nombre de concurrents. Calculez les frais au plus haut et les ventes au plus bas; faites la part des événements et celle du hasard, et celle de la mauvaise foi. Ayez toujours des fonds en réserve pour remplir vos engagements; cette certitude donne de la confiance, établit le crédit et laisse à l'esprit la liberté de bien voir et de bien combiner. Votre probité et votre bon jugement une fois connus, n'abusez pas du crédit qu'ils vous auront acquis; n'étendez que progressivement vos affaires, et ménagez les fonds d'autrui même plus que les vôtres. Les objets de première nécessité présentent des ventes plus assurées, mais des bénéfices moins grands, surtout si l'on a des concurrents nombreux, actifs, intelligents. Les objets de luxe sont souvent fort lucratifs principalement s'il existe un petit nombre de producteurs; mais en cas d'une grande concurrence, la vente peut en être incertaine, surtout si la fabrication n'est pas supérieure. Pour affaiblir la concurrence, achetez des objets bien confectionnés et de bonne qualité, réduisez les prix au plus bas, en vous contentant d'un petit gain. N'oubliez surtout jamais qu'il est plus avantageux de multiplier de petits bénéfices, que d'en faire de grands, mais rares. Dans le commerce de détail, choisissez bien la branche qu'il vous est utile d'exercer. Calculez avant tout les besoins du peuple, et comparez-les aux concurrents que vous rencontrerez. N'embrassez jamais une partie sans la bien connaître, sans avoir calculé d'avance les frais et les bénéfices, ne marchez que progressivement et suivant vos moyens. Tel a voulu arriver trop tôt à la fortune, qui est tombé dans la misère; tel autre en imitant la tortue est parvenu au but que le lièvre a manqué. Pensez bien à ces leçons, chers lecteurs.

# Avis et Conseils aux habitants des campagnes.

Si l'on disait à un homme. Tu ne sauras jamais régler tes intérêts, tu seras exposé toute ta vie à être dupe et trompé par tes semblables; appelé au service militaire; tu ne pourras jamais briguer le simple rang de caporal; vivant dans ta commune, tu ne pourras jamais être ni maire, ni adjoint, ni même garde champêtre; tu ne pourras jamais être instruit des lois et des réglemens adoptés par ton pays dans l'intérêt de tous; ni des perfectionnements introduits dans les diverses branches de commerce, d'industrie et d'économie domestique; tu seras condamné à marcher sur les erremens des autres; en un mot, tu seras comme un aveugle sans bâton. Si l'on tenait ce langage à un citoyen du dix neuvième siècle, que penserait-il d'une telle tyrannie! Eh bien! voilà cependant l'état auquel se condamnent eux-mêmes une grande partie des habitans de nos campagnes et cela par le défaut des premières notions qui doivent faire le partage de tout homme civilisé, appelé à exercer des droits et à remplir des devoirs. Comment s'acquitter avec discernement des uns et des autres, si l'on ne sait ni lire,

ni écrire, ni calculer? habitans de la campagne! songez à l'importance de vos devoirs, comme citoyens, comme pères de famille, imposez vous des sacrifices nécessaires pour donner à vos enfans de l'éducation. L'Ignorance est la cause de tous les vices; de tous les crimes: songez que l'éducation de vos enfans est pour eux un trésor plus précieux que l'or. Dans votre intérêt, nous ne saurions trop vous le répéter, que l'instruction rend l'homme maître de la fortune, et le met à l'abri de tous les revers. que vos enfans fréquentent donc les écoles: si vos moyens pécuniaires ne vous permettent pas de légers sacrifices, sollicitez des conseils municipaux et des instituteurs de vos communes, la faveur de l'instruction gratuite, faveur qui n'en est pas une puisque la jeunesse qui l'aura reçue, indemnisera largement la société des faibles sacrifices qu'elle se sera imposés.



# Histoires de principales découvertes.

## Fayence.

Ce nom vient de la ville de Faenza, dans la Romagne, où l'on croit communément que cette poterie fut inventée par Nicolas; mais elle ne fut que renouvellée, car elle était connue des Egyptiens. La première manufacture de fayence établie en France fut fondée à Nevers, par un italien. L'art de l'émailler fut inventé au seizième siècle par Bernard de Palissy. L'impression sur fayence ne date que de 1806; elle fut inventée par monsieur Morin-dou qui ne put produire qu'une espèce d'herborisation; mais en 1809, Mr Puibusque, inventa un procédé pour donner aux impressions sur la fayence des sujets gravés en taille-douce tout l'éclat et la solidité convenables; depuis les fayenceries de Sarreguemines, après des efforts inouis d'un travail constant, sont arrivées à donner au commerce des fayences imprimées qui sont de la plus grande beauté.

## Epingles.

Les premières épingles furent fabriquées en Angleterre, en 1543; d'autres disent en 1570: une autre version les fait inventer en France dans 1540. avant cette époque les femmes se servaient de brochettes de bois pour attacher les diverses parties de leur parure. Les épingles à tête de métal fondu furent inventées en 1803. La plus grande fabrique est à l'Aigle, elle est dirigée par mon Rossignol.

## Dentelles.

Les premières Dentelles furent fabriquées à Venise et à Gênes; on les tira de ces deux villes pendant très long temps. Comme cette mode faisait sortir beaucoup d'argent de France, une loi somptuaire de 1629 défendit de porter les dentelles qui coûtaient plus de trois livres l'aune. Cette défense donna lieu à l'établissement des manufactures d'Alençon et d'Argentan et peu après elles se multiplièrent dans les Pays-Bas et en Angleterre. Un métier à dentelle qui en diminue le travail et le prix fut inventé en 1809 par MM. Dervieux et Viard de St Étienne. En 1812, M. Leroy de Lyon inventa aussi un métier à Dentelles, fond de filet, ou de tulle. Le même métier avait été perfectionné par Jean Heinrich, ouvrier allemand, pensionné du gouvernement français, mort en 1803. Par ces différents procédés, l'usage des dentelles est devenu très fréquent. En France les plus jolies Fabriques sont à Mirecourt, Lille, et Valenciennes.

## Cloches.

S'il en faut croire quelques auteurs, nous devons aux Égyptiens l'invention des cloches; elles ne servaient primitivement qu'à appeler le peuple aux sacrifices; on en retrouve la trace chez presque tous les peuples anciens. Les Chinois paraissent les avoir connues à une époque très reculée et les attribuent à leur empereur Hoang

Houng-Ti, 2600 avant J.C. On n'est point d'accorder l'époque à laquelle leur usage fut introduit dans l'Église pour appeler les fidèles à la prière. Les uns en font honneur au Pape Paulin, en 400; d'autres en font honneur au Pape Sabinien, vers 606.

## La Lithographie.

C'est à Aloys Senefelder, pauvre choriste du Théâtre de Munich que le monde entier doit la merveilleuse découverte de la lithographie. Un jour qu'il manquait de papier, il écrivit avec de l'encre grasse un mémoire de blanchisseuse sur une pierre à rasoir. Les caractères s'y fixèrent aussitôt parfaitement. Il voulut voir ce que deviendraient les caractères qu'il venait de tracer en lavant la pierre avec un mélange d'eau-forte et d'eau. Les résultats de cette expérience confirmèrent ses prévisions: l'acide rongea toutes les parties que l'encre grasse n'avait pas touchées et les lettres restèrent en relief; en les noircissant ensuite avec un tampon, il obtint par la pression une épreuve assez nette de son mémoire. A partir de là tout était trouvé il ne restait plus qu'à développer cet art qui était dans le berceau. Pauvre et isolé, Senefelder était obligé de suppléer par les moyens que lui suggérait son esprit inventif à tout ce qui lui manquait. Des essais réitérés, souvent sans résultats parfois couronnés de succès, mais toujours avec ardeur dans le cercle étroit de ses ressources attestent sa persévérance. Enfin après des efforts inouïs il trouvait et dotait le monde de cette

découverte sublime, laquelle devait bien vite se répandre partout, et devenir partout un brillant levier pour les arts, et une source de richesses pour le commerce.

La Lithographie est l'art destiné à reproduire les dessins et à les multiplier. Elle consiste à dessiner son sujet sur une pierre, avec des crayons composés de substances grasses et de noir; on jette ensuite sur la pierre un acide qui en y pénétrant, incorpore les traits du dessin. Lorsqu'on veut imprimer, on encre la pierre avec un rouleau de bois recouvert de cuir sur lequel l'encre est étendue également; le dessin seul retient l'encre, on étend dessus une feuille de papier humide et l'on obtient l'épreuve avec la presse lithographique qui diffère de la presse typographique et de celle en taille douce, en ce que le frottement s'y combine avec la pression.

## Vitres.

L'invention du verre est de la plus haute antiquité mais ce ne fut que très tardivement qu'on l'employa comme vitre. Chez les anciens, les riches employaient l'albâtre, l'agathe ou la pierre spéculaire, les pauvres restaient exposés aux injures de l'air. L'usage paraît en avoir commencé en 390 mais un long espace de temps s'écoula avant qu'il devint général. au quatrième Siècle la plupart des fenêtres n'étaient fermées que par des volets de bois, des carreaux de papier, ou canevas. Les riches seuls avaient des vitres à leurs fenêtres. Quelques auteurs attribuent au moine Borralt, l'invention du verre à vitres, en Angleterre, 664. D'autres disent en 1180 et l'attribuent aux Français.

# Chemin de fer.

C'est à l'Angleterre que l'on doit la première application des chemins de fer. La France s'est hâtée de s'emparer de cette découverte, et maintenant il est plusieurs points de notre territoire sur lesquels sont établis ou se préparent des chemins de fer.

Les avantages en sont si bien appréciés en Europe que de toutes parts on en construit: la Russie, la Belgique, l'Amérique sont sillonnées de ces nouveaux chemins. Ils servent à économiser le travail, à réduire le prix des objets qui viennent de loin, à donner plus de valeur à ceux du pays, à multiplier les échanges et à accélérer la production dans toutes les branches de l'Industrie.

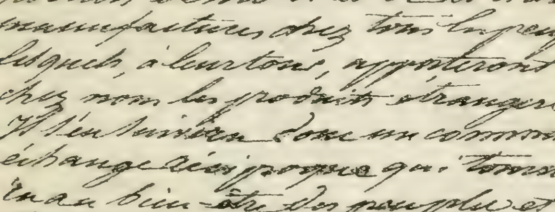
## Construction de routes.

Il faut que la route soit parfaitement horizontale, elle ne présentera de pente que cinq millimètres par mètre. Mais pour faire ces routes, que l'on établit toujours aussi droites autant qu'il est possible, il faut ici percer une montagne, là franchir une vallée au moyen d'aqueducs, plus loin traverser des marais fangeux, établir des ponts et faire une foule de constructions.

nécessaires pour que la route soit
droite. Les frais de construction
pour une chaussée ordinaire,
en comptant quelques dépôts de
la fonte, des pierres, des employés,
peuvent s'élever à 70,000 francs
par le kilomètre, mais comme
deux voies sont nécessaires pour
éviter des accidents et des malheurs
la dépense serait double, si l'on
comprend en outre les frais de terras-
sements, les travaux d'art, les
acquisitions de terrain, on peut
compter en général la dépense
de 400 à 500,000 francs par kilo-
mètre. Lorsque le terrassement
est fait, on pose des pierres carrées
appelées dés, à la distance d'un
mètre, on fixe des coussinets en
fonte (au moyen d'écrous) destinés
à recevoir des barres de fer qui
s'appellent Rails, et qui sont éle-
vées du sol de manière à ce que
les roues des voitures tout en
fer, avec un rebord ou bourrelet
dedans, et roulent ainsi sur les
barres sans dévier.
La pente légère donnée aux chemins
fait que dans plusieurs endroits
les voitures ou wagons peuvent obé-
ir à une première impulsion donnée
et marchent sans machine ni
sans chevaux. On met autant

de voitures que l'on voit les unes aux autres, elles contiennent trente et quarante voyageurs. Les Wagons se chargent à deux mille kilog. et s'accrochent par le moyen d'une chaîne et sont remorqués comme les voitures par la machine à vapeur. une autre voiture les suit c'est celle qui porte le combustible et les chauffeurs.

Par ce nouveau moyen de transport, la France, si riche, si industrielle, pourra porter les produits de son sol et de ses riches manufactures chez tous les peuples; lesquels, à leur tour, apporteront chez nous les produits étrangers. Il s'en suivra donc un commun échange réciproque qui tournera au bien-être des peuples et à l'extinction de la misère puisque plus d'activité amène plus de travail, et que le travail est le père de la prospérité.



# Des différentes essences de bois et de leur emploi.

Le Chêne. Aucun arbre, en Europe, n'offre à un si haut degré la réunion des précieuses qualités de grandeur, de force et de durée. C'est dans les grandes constructions que l'excellence de ce bois est démontrée. Dans les plus beaux édifices publics, on admire la force étonnante et la longue durée des charpentes faites avec ce bois. Sans le chêne, il eût été bien difficile et peut être impossible de construire ces immenses vaisseaux de guerre, force première de notre marine; aucun bois dur ne résiste mieux à l'eau. Pour la charpente des maisons et pour la menuiserie, le chêne offre plus de solidité que tous les autres bois communs. Pour tonneaux, bâtiments, treillages, échalas, le chêne est employé de préférence.

## L'orme.

L'orme, n'a pas les qualités du chêne et du sapin, mais la grande facilité avec laquelle il se multiplie et se transplante, et la rapidité de sa croissance le rendent fort commun. Il est très précieux pour le charronage. L'espèce tortillard est essentiellement propre à faire le moyeux de roues. L'orme est le meilleur bois de chauffage, on en fait du charbon.

## Le Hêtre.

Si le hêtre n'était pas si cassant et peu propre aux constructions, aucun bois ne servirait à un plus grand nombre d'usages. Il partage avec le chêne le mérite de faire la meilleure Boissellerie, c'est-à-dire les meilleures mesures à grains, cercles de tamis, de cribles, &c. Le bois de hêtre est propre par excellence à fabriquer des fûts de bâts et de selles, des pelles, et tout ce qui concerne la Vaisselle, comme seaux, sébilles, moules à Fromage &c. &c.

## Le Pin.

Le Pin, arbre vert, c'est-à-dire dont les feuilles durent plusieurs années, produit de la résine en plus grande abondance que les autres arbres résineux; la tige du pin par sa forme droite est éminemment propre à servir de mâts aux vaisseaux; le bois a l'avantage de se défendre de l'humidité par l'abondance de résine que contiennent toutes ses parties.

## L'alisier.

L'alisier, arbre de moyenne grandeur, dont bois très-liant, sans être fort dur, est très précieux pour faire des vis de pressoir, des fuseaux et des alluchons pour les roues des moulins. Il est très propre à la sculpture et à la fabrication des instruments à vent.

## Le Sorbier ou Cormier.

Le sorbier, ou cormier possède à peu près les mêmes qualités que l'alisier. Il est beaucoup plus dur que ce dernier.

## Le Poirier.

Le poirier sauvage surtout, fournit un bois assez estimé pour la gravure et l'ébénisterie.

## Le Pommier.

Il en est de même du pommier sauvage, mais à un plus faible degré.

## L'Erable.

L'érable sycomore est un bon bois de chauffage. Il se travaille bien et il est recherché par les tourneurs et les ébénistes.

## Le Platane.

Le platane, bel arbre dont le bois assez semblable à celui du hêtre, a le grain plus fin et est susceptible d'un beau poli.

## Le Tilleul.

L'usage de son bois est borné. L'écorce et les fleurs sont les parties les plus intéressantes de cet arbre. La seconde écorce, s'apprête dans l'eau, se réduit en lanières et sert à fabriquer d'assez bonne corde. On peut également en faire du papier.

## Le Sapin.

Le sapin a beaucoup de ressemblance avec le pin. Son bois est d'une ressource merveilleuse pour la menuiserie.

## Le Mélèze.

Le mélèze, arbre résineux du plus grand intérêt, telle est sa force et son incorruptibilité qu'on doit former des vœux pour que la culture devienne plus commune en France. C'est le bois le plus capable d'égaler le chêne et même de le surpasser pour les grandes constructions et pour la marine. Le cèdre du Liban est une espèce de mélèze.

## Le Frêne.

Le frêne, bois liant et flexible, est sous ce rapport très précieux pour le charronnage, il est peu propre aux constructions, à cause de sa disposition à devenir vermoulu. C'est un des meilleurs bois à brûler, même vert. Après les cercles à cuves et à tonneaux, de châtaigniers, ceux de frêne sont les meilleurs.

## Le Charme.

Le charme, bois tendre et tenace, très bon à brûler. Le charbon qu'on en peut faire est un des meilleurs pour fabriquer la poudre à canon.

## Le Châtaignier.

Le châtaignier a beaucoup de ressemblance avec le chêne pour les qualités de son bois. Souvent même on a pris des charpentes en chêne blanc pour du châtaignier; mais il est très difficile d'obtenir de belles pièces de charpentes en châtaignier, quoique cet arbre soit un de ceux qui atteignent le plus de grosseur. Coupé avant l'âge de vingt cinq ans, ce bois peut servir à faire les meilleurs cercles, de bons échalats, d'excellents treillage. &a. &a.

## Le Noyer.

Le noyer, serait difficilement remplacé à cause de son importance dans l'art de l'ébéniste, du menuisier et du carrossier, ce bois prend un beau poli, une fois sec il ne se tourmente plus. à l'aide du feu on fait prendre à ces planches minces la forme que l'on désire.

## Le Buis.

Il n'est peut être aucun bois avec lequel on fabrique autant de menus objets: instruments à vent, tabatières, joujoux &a. &a. Non seulement la tige sert à ces divers usages, mais encore la racine dont le bois est veiné.

## Le Cerisier.

C'est surtout le cerisier-merisier dont le bois est éminemment propre à l'art de l'ébéniste et à celui du tourneur. Le bois d'une couleur rouge dont on augmente facilement la teinte, est susceptible d'un beau poli

## Le Peuplier d'Italie.

Peu d'arbres sont d'un aussi bel aspect. Son bois, le plus léger de tous, est très propre à faire des caisses d'emballage; il se travaille aisément. On en fait avec succès des charpentes légères

## L'ypréau blanc d'Hollande.

L'ypréau blanc d'hollande, espèce de peuplier dont le bois moins facile à travailler que celui du peuplier d'Italie offre beaucoup plus de consistance. On peut en faire d'assez bonnes boiseries.

## Le Tremble.

Le tremble possède une partie des qualités du peuplier d'Italie et de l'ypréau mais à un moindre degré.

## Le Bouleau.

Le Bouleau, est l'arbre qui supporte le mieux le froid. C'est le dernier que l'on rencontre en avançant vers le pôle dans les régions glacées, il est tout en quelque sorte. Outre les nombreux usages que l'on y fait de son bois, on se sert de son écorce pour couvrir les maisons, pour faire des souliers, des cordes, des corbeilles, des vases, qui contiennent des liquides &c. Les peuples de ces contrées la font entrer dans leur nourriture. Chez nous, le Bouleau est encore important, ne serait-ce qu'à cause des excellents balais que l'on fait avec ses brindelles (petites branches) et qui sont les meilleurs que l'on connaisse. Le charbon de Bouleau est très propre à entrer dans la confection de la poudre à canon.

## L'aune.

Son bois est merveilleux pour former des conduites d'eau c'est-à-dire de longues pièces forées (percées en long.) Aucun bois ne se conserve mieux dans l'eau et ne pourrit plus vite lorsqu'il est exposé à l'air. les sabots d'aune sont très légers

## Le Saule.

Le saule-marsault surtout, est infiniment productif, lorsqu'il est planté en terrain humide. Ce bois ainsi que les autres bois blancs, est très convenable pour chauffer les fours à chaux, à plâtre &ca les brins de saule bien écorcés et mis à l'abri de la pluie pendant un an, forment d'excellents échalats pour la vigne!

Voici quel est à peu près l'ordre de préférence à suivre dans le choix du bois, relativement à ses principaux emplois.

Pour le chauffage, l'orme, le charme, le chêne, le frêne, le hêtre, le châtaignier, le noyer, l'érable, le merisier, le mélèze, le pin, le sapin, le bouleau, l'ypréau, l'aune, le tremble, le saule, le marronnier, le peuplier.

Pour faire du charbon, le charme, le hêtre, le chêne, l'orme, le frêne, le châtaignier, les arbres résineux, l'érable, le saule-marsault, le Bouleau, l'aune, le tremble, le tilleul.

Grandes charpentes, le chêne, le châtaignier le pin, le mélèze.

Charpentes ordinaires, le chêne, le châtaignier, le pin, le mélèze, le sapin, l'orme, l'alisier, le mérisier, l'ypréau, le tremble, le peuplier.

Construction des vaisseaux. Le chêne pour le corps des vaisseaux, le pin pour ses mâts, et ses bordages à milieu.
Pièces de détail. Dans les usines, telles qu'écrous, vis, aiguilles, fuseaux, alluchons, &c. l'orme, l'alisier, le charme, le noyer, le cormier, le pommier.
Lattes, treillages, échalats, le chêne, le châtaignier le frêne, le pin.
Mesures à graines, fûts de bâts, pelles, seaux, &c. hêtre, chêne, pin et sapin.
Charronnage. Les pièces qui exigent de la souplesse doivent être en frêne, les fortes en chêne et celles qui demandent de la ténacité en orme.
Corps de pompes, tuyaux pour conduire l'eau le pin, l'aune.
Cuves à vin, le chêne.
Cuviers, baquets, le pin, le sapin.
Pour les tourneurs, le frêne, le noyer, le buis, l'alisier l'aune.
Pour fabriquer les sabots, le hêtre, le noyer, l'érable le bouleau, l'aune.
Cercles à cuves et à tonneaux, le châtaignier, le frêne, le saule-marsault, le merisier, le bouleau.
Avant d'être propre à ces divers usages, le bois subit trois opérations principales. D'abord, on sépare l'arbre de terre, en l'arrachant avec ses racines, ou en le coupant avec ses racines, et lorsqu'il est abattu, on dégage sa tige des branches. Ainsi coupé et encore revêtu de son écorce, le bois est dit en grume. Ensuite on l'équarrit c'est-à-dire, que l'on abat sa rondeur avec la cognée jusqu'à ce qu'on obtienne quatre faces qui le rendent à peu près carré. Enfin on le débite en morceaux de la dimension convenable pour l'usage qu'on veut

faire. Il est essentiel que le bois vert reste longtemps à l'abri du soleil et de la pluie, et soit entièrement sec avant d'être mis en œuvre. La durée de ce temps dépend de la qualité et de l'épaisseur du bois.

## Préceptes.

Point de vertu sans religion, point de bonheur sans vertu — Le voile qui enveloppe l'avenir n'est pas un des moindres bienfaits de la Providence. Nous devons au christianisme un bienfait qui devrait être écrit en lettres d'or dans les annales de la philosophie : l'abolition de l'esclavage. La fin de la religion, l'âme des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité — Vous n'êtes à l'abri d'aucun mal ; ayez compassion de tous les maux. — Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés : les consolations, les conseils, les soins, les avis, la protection, tout autant de ressources que la commisération laisse à défaut de richesses pour le soulagement de l'indigent. — La volonté du bienfaiteur touche plus que le bienfait. — Quelles délices peut-on comparer à celles que cause une bonne action ? — Le législateur doit être l'écho de la raison éclairée par le christianisme, et le magistrat l'écho de la loi. — L'empire de la loi finit où commence l'empire indéfini de la conscience. On peut tout sacrifier à l'amitié, excepté l'honnête et le juste — L'éducation est à l'esprit humain, ce que la sculpture est à un bloc de marbre.

accoutumez les jeunes gens à reconnaître et à
préférer en tout le bon et le beau — L'instruction
est un trésor; le travail en est la clef. — La
paresse donne entrée à tous les vices — L'esprit
sans le jugement est un vaisseau sans lest et sans
gouvernail — La jeunesse et l'inexpérience
nous exposent à bien des fautes, et par conséquent
à bien des peines. — Plus on se livre à ses penchants
plus on en devient le jouet et l'esclave — Avec
du mérite, de la probité et de la vertu, on réussit
infailliblement — La politesse de l'homme
de bien est l'expression de la bienveillance et de
la générosité dans les petites choses —
L'humeur mène à la colère, la colère à l'em-
portement, l'emportement à la violence,
et la violence au crime. — La modestie
est pour les jeunes gens un devoir, en même
temps qu'elle est une grâce de l'âge — La modestie,
chez les femmes, est l'ornement de toutes les
vertus; l'effronterie semble supposer tous les
vices. — L'opulence est dans les mœurs, et
non pas dans les richesses — La cruauté
qu'on exerce envers les animaux n'est que
l'apprentissage de la cruauté envers les hommes
La gourmandise est le vice des âmes sans étoffe
Le désordre met les fantaisies au rang des
besoins, et fait plus de pauvres que les vrais
besoins. — La clémence est la clef des cœurs.
La sincérité des aveux fait naître l'indulgence.
La reconnaissance est la mémoire du cœur.
Les [illegible] des hommes d'intérêt [illegible]

## Quittance du prix d'une maison.

Je soussigné reconnais que Mr Mayer demeurant à Metz m'a payé à l'instant la somme de dix mille francs formant la totalité du prix moyennant lequel je lui ai vendu une maison sise à Paris, Rue Rivoli No 10 par contrat sous seings privés fait double entre nous à Metz le 25 janvier dernier. En conséquence je l'en quitte définitivement et lui déclare Mr Mayer m'a fait ce paiement attendu que lors de la transcription du contrat sus énoncé faite au bureau des hypothèques de Metz le ... ............ et pendant la quinzaine qui a suivi il ne s'est trouvé ni n'est survenu aucune inscription hypothécaire ni contre moi ni contre mes auteurs ainsi qu'il le reconnaît par ces présentes auxquelles il intervient à cet effet.

Fait à ........ le ............ (La date en toutes lettres)

L'enregistrement est de 55 Cent par 100 francs

---

## Quittance d'intérêt.

Je soussigné reconnais avoir reçu de monsieur Claude la somme de mille francs pour six mois échus le premier Janvier présent mois, des intérêts de la somme de quarante mille francs qui m'est due au terme d'une reconnaissance en date du 1er Juillet 1826, Dont quittance à Montmorency, [illegible] juillet [illegible] huit cent quarante deux.

Vente d'un Cheval payé comptant.

Entre les soussignés François
d'une part, et Moitrange
d'autre part, a été con-
venu ce qui suit;
Savoir: Que François
déclare par les présentes
avoir vendu à Moitrange
un cheval rouge de l'âge
de six ans, Brandoit. (Décrire
ici les marques particulières) et qu'il
certifie être exempt de tous
vices rédhibitoires,
pour le prix de six cents
francs, laquelle somme
lui a été payée comptant
par ledit Moitrange, dont
il l'en quitte et décharge.
Fait double
à Metz, le 30 octobre
1848.

[illegible] Moitrange

# Testament.

Je soussigné Pierre Nicolas, agé de cinquante ans, menuisier, demeurant à Metz, étant sain d'esprit et de corps, et désirant disposer de mes biens, pendant que j'ai encore mes facultés, j'ai rédigé le présent testament, entièrement écrit de ma main et contenant mes dernières dispositions et ordonnances de dernière volonté, ainsi qu'il est dit ci-après:

J'institue pour mon légataire universel [illegible] Meunier, [illegible], demeurant à [illegible], auquel je donne et lègue tous mes biens meubles et immeubles dont la loi me permet de disposer, comme de choses à lui appartenant en toute propriété.

Je donne et lègue à François Tonnelier, mon filleul la somme de cinq mille francs une fois payée, qui lui sera comptée le lendemain de mon décès. Je charge [illegible] de remettre à Guillaume la somme de [illegible] francs qu'il m'a prêtée sans écrit. Je donne à [illegible] ma servante une pension de [illegible] cent francs pour la récompenser de ses services [illegible] à mon filleul François Tonnelier. Au moyen des présentes qui renferment mes dernières volontés et que j'entends être exécutées selon leur forme et teneur, je déclare annuler tous autres testaments et dispositions à cause de mort, que j'aurais pu faire antérieurement. Fait entièrement de ma main, le douze avril mil huit cent trente sept en mon domicile.

Pierre Nicolas

Typ. et Lith. de DEMBOUR et GANGEL, à Metz.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Educat
Teach
D
182375
Author Dembour, A
Title [A l'usage des écoles primaires] Écritures variées.